

Identités académiques : discours normatifs et pratiques interprétatives

Le présent numéro de *Carnets de bord*, consacré aux identités académiques, reprend un dossier en suspens plutôt qu'il n'ouvre un questionnement inédit ou clôt un raisonnement sociologique de longue date. Le dossier demeure « en suspens » dans la mesure où les institutions universitaires ont toujours été accompagnées par une réflexion inévitable, à bon ou mauvais escient, de leurs membres sur leurs propres pratiques d'enseignement et de recherche, tout comme sur leur rapport à l'institution. Cela dit, la réflexion légitime sur les pratiques d'enseignement et de recherche, les possibilités et impasses des sciences, est typiquement attribuée aux chercheurs confirmés plutôt qu'aux novices. Elle se trouve ainsi formulée à partir d'une expérience autorisée plutôt que spécifiée à la lumière d'un problème de travail concret ; d'où une série possible de questions. Sur quelle base se fait l'attribution de la parole légitime sur l'état actuel des sciences ? Quel est le statut d'une réflexion initiée à partir de la « science faite » plutôt qu'à partir d'une « recherche en train de se faire » ? Quel est le rapport de cette réflexion théorique à l'objet pratique, à savoir les activités ordinaires qui composent la routine et la réalité du quotidien académique ?

Contrairement à un dossier administratif, le dossier proposé ici *doit* rester en suspens : il n'entend pas reproduire une organisation formelle, mais rouvrir un espace de discussion, et cela à partir d'un retour réflexif au quotidien. L'appel à contributions constituait un premier pas dans cette direction. Dans une perspective webérienne, on y faisait appel à des travaux abordant la problématique des « catégories identitaires du scientifique », s'intéressant soit aux « conditions de production » des catégories identitaires (chargé de recherche, professeur boursier, doctorante, allocataire), soit à leurs « logiques d'activation » au sein du champ scientifique. Autant les conditions matérielles que les discours normatifs et pratiques interprétatives dans la constitution symbolique d'identités académiques devaient dès lors *pouvoir* faire l'objet de l'analyse : les conditions d'exercice du métier, d'une part, et le sens de l'existence académique, de la « vocation », de l'autre (Weber, 2005).

Ce questionnement nous semblait et nous semble d'autant plus intéressant (sociologiquement) et urgent (politiquement) à aborder que les conditions de production des catégories identitaires ont connu ces dernières années des changements notables. Ainsi, depuis quelques années et à l'instar d'autres secteurs publics, celui de la recherche et de la formation supérieure a connu des modifications importantes, tant au niveau de son financement et de son organisation que de ses critères d'excellence. Comme d'autres domaines professionnels, ces transformations consistent notamment en une contractualisation individualisée des relations professionnelles et salariales : fixation d'objectifs individuels, entretiens individuels d'évaluation, stratégie de « responsabilisation » et d'auto-contrôle du travail (Castel, 1995 ; Giauque et Uebelhart, 1999). De plus, les statuts liés à un poste de travail (Bourdieu et Boltanski, 1975) se trouvent remis en question par une logique de projets (Button et Sharrock, 1998 ; Boltanski et Chiapello, 1999). Finalement, on assiste à une précarisation économique (de certains domaines de l'enseignement et de la recherche) comme conséquence sociale de cette transformation politique.

Dans le contexte européen, ces transformations ont conduit à des recherches portant sur l'organisation sociale des universités en général et sur la question des identités académiques en particulier. Or, certaines de ces études reprennent souvent le discours institutionnel, les typologies et catégories instituées du monde académique, pour en livrer l'analyse formelle et le diagnostic historique (voir, par exemple, Henkel, 2000 ; Enders, 2002 ; Boden *et al.*, 2004). Ce faisant, tant l'opérativité propre au discours institutionnel – son caractère performatif – que le statut ambivalent du langage analytique par rapport au discours et l'institution analysés ne sont pas examinés. D'où le triple danger d'abstraction, puis de réification et de légitimation des « processus » reconstitués. Inversement, l'examen scrupuleux de la manière dont

des catégorisations sociales peuvent être faites dans des situations particulières constitue une alternative instructive à l'approche institutionnaliste mentionnée. En particulier, l'analyse descriptive des opérations de catégorisations permet d'explicitier les méthodes ordinaires qu'utilisent les membres (d'un laboratoire de recherche par exemple), pour tabler sur ou invoquer un « sens commun supposé des structures sociales » (Hester et Eglin, 1997 : 3). Loin de se suffire à lui-même, le travail de catégorisation peut contribuer à définir les frontières au sein du champ scientifique ainsi que les identités académiques de ses membres – adoptées, rejetées ou reconstruites (Benninghoff et Sormani, 2006). L'investigation détaillée de ce « travail sur les frontières » (*boundary-work*, Gieryn, 1999) se révèle particulièrement intrigant dans le contexte actuel des transformations politiques des universités européennes, animées par le modèle de l'« entreprise académique » (ARSS, 2003) plutôt que par la figure du « professeur champion des études désintéressées » (Montlibert, 2004). Une telle investigation permet d'aborder à la fois les discours normatifs et les pratiques interprétatives à la base de la constitution symbolique des identités académiques (cf. le questionnement wébérien, formulé plus haut).

Les contributions au dossier s'inscrivent peu ou prou dans le sillage de la problématique esquissée, en accentuant alternativement son versant historique ou interactionniste, son moment descriptif ou réflexif. Un souci commun, abordé de manière contrastée, consiste dans l'interrogation, en tant que scientifique, sur sa propre position sociale dans le champ (comme « nouvelle entrante » pour Nora Joos, « jeune chercheuse » pour Farinaz Fassa, « enseignant en sociologie » pour Philippe Gonzalez). Les catégorisations qui permettent d'indiquer et de donner un sens à cette position – et, par là, d'en construire l'identité, aussi précaire soit elle – se trouvent ainsi analysées « de l'intérieur » des pratiques de recherche ou d'enseignement, des problèmes qui s'y posent et des solutions qu'ils appellent. En cela, les contributions tranchent avec les formes dominantes de réflexion légitime « sur » ces pratiques, les possibilités et impasses des sciences – attribuée aux chercheurs confirmés, sociologues éminents, plutôt qu'aux « apprentis sorciers » et autres chercheurs en herbe. Cette attribution de la parole légitime sur l'état actuel des sciences se fait, par exemple, via la catégorisation journalistique de l'expert supposé en la matière (l'« intellectuel médiatique » en fournissant l'exemple canonique, comme le rappelle Cristina Ferreira dans sa note de lecture). Cela ne veut guère dire qu'il y ait ou qu'il doive y avoir un accord sur la définition sociale du champ scientifique, que ce soit en sciences naturelles ou humaines (comme le rappellent, tour à tour, la contribution de Arnaud Saint-Martin, consacrée au statut précaire des « auxiliaires astronomes », et celle de Patrick Watson, consacrée à l'« expertise en analyse de conversation »). Enfin, le caractère différencié du marché de l'emploi universitaire est à mettre en lien avec cette absence de consensus, tant interne aux disciplines spécifiques et à

leurs critères décisifs qu'externe par rapport à leur usage social et à leur orientation politique (à ce propos la note de lecture de Gaële Goastellec).

Quelle que soit la discipline, à y regarder de près, son état « normal » apparaît comme un accomplissement contingent, tributaire de l'effectuation quotidienne des activités typiques dont elle se compose. La focalisation sur les catégories identitaires, telle que proposée dans le présent dossier, met en évidence que ces activités relèvent non seulement d'une technicité spécialisée, expérimentale ou littéraire, mais également d'une moralité ordinaire du travail technique, permettant de caractériser son personnel attiré, de formuler des attentes à son égard, d'en juger les membres. D'où l'intérêt heuristique de l'investigation des catégorisations identitaires au sein du et par rapport au champ scientifique, d'un point de vue tant sociologique que politique.

Martin Benninghoff
Martin.benninghoff@unil.ch

Philippe Sormani
Philippe.sormani@unil.ch

Bibliographie

Actes de la recherche en sciences sociales (ARSS) (2003), Dossier consacré aux *Entreprises académiques* N° 148.

Benninghoff M. et Sormani Ph. (2006), « Catégorisations en interaction : identités académiques et recherche expérimentale », in Leresche, J.-Ph, Benninghoff, M., Cretaz von Roten, F. et Merz, M. (éds), *La fabrique des sciences. Des institutions aux pratiques*, Lausanne, PPU.

Boden R., Cox D., Nedeva M. et Barker K. (2004), *Scrutinising Science. The Changing UK Government of Science*. Houndsmills, Basingstoke & New York, N.Y., Palgrave MacMillan.

Boltanski L. et Chiapello E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

Bourdieu P. et Boltanski L. (1975), « Le titre et le poste : rapports entre le système de production et le système de reproduction », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N° 2, 95-107.

Button G. et Sharrock W. (1998), « The organisational accountability of technological work », *Social Studies of Science*, Vol. 28, N° 1, 73-102.

Castel R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

Enders J. (2002), « Academic staff in Europe: changing employment and working conditions », in M. Tight (éd), *Academic work and life: what it is to be an academic, and*

how this is changing, New York, JAI, Elsevier Science (Coll. International Perspectives on Higher Education Research; Vol. 1).

Giaque D. et Uebelhart B. (1999), « Les politiques de flexibilisation : entre profits immédiats et précarisation du travail ? », *Revue Suisse de Sociologie*, Vol. 25, N° 1, 63-88.

Gieryn, Th. (1999), *Cultural boundaries of science*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press.

Henkel M. (2000), *Academic identities and policy change in higher education*, Londres, Jessica Kingsley.

Hester S. et Eglin P. (1997), « Membership categorization analysis : an introduction », in Hester S., Eglin P. (éds), *Culture in action. Studies in membership categorization analysis*, Washington, D.C., IEMCA & University Press of America.

Montlibert de Ch. (2004), *Savoir à vendre. L'enseignement supérieur et la recherche en danger*, Paris, Raisons d'agir.

Weber, M. (2005), *La Science, profession et vocation*, suivi de *Leçons wébériennes sur la science et la propagande* (par Isabelle Kalinowski), Paris, Agone, [1917].